

Claude Adelen

Enfant de la douleur première

Parlavo vivo a un popolo di morti
(Umberto Saba)

Le train de l'abîme s'enfuit comme un diable
Nous sommes entre nous dans la nuit noire
(Pierre Morhange)

Il a mené de livre en livre, depuis *Papiers d'Identité* (1966), cette lutte de toute sa vie avec l'ange maudit qui le hante, la lutte d'un « *homme mauvais* » avec lui-même, l'âpre combat de « *cet homme que la vie a floué* ». Dans une écriture qui transpose en cris et chuchotements, en crainte et tremblement, le déchirement de la chair et du désir, et qui appelle autre chose, peut-être « *une naissance après la mort* ». « *Œuvre-nuit d'avant l'aube* », zébrée d'éclairs. Et il les aura toutes faites, « *les poubelles de l'aube* ». Il aura touillé toute sa vie « *le chaudron du mal-être* ».

Franck Venaille. Une écriture qui s'élançait du chaos intérieur, et comme de dessous le plancher que rongent les rats¹ (« *le langage de dessous qui fut le nôtre* » écrit-il dans « *Hourra les morts* »), tendu vers la beauté formelle, « *la parole rare* »². Lui, Franck Venaille, il aura parlé au langage, il aura vécu dans « *la permanence du langage* », chacun de ses livres fut une interrogation anxieuse sur « *cette maladie de la forme* », seule pourtant capable de guérir la maladie du corps mourant et désirant. Il était entré en poésie écartelé par les grandes forces destructrices de l'être, auxquelles il aura fallu ajouter celles de la guerre et de l'idéologie qui n'ont cessé de travailler son désespoir intime. Au commencement il avait écrit : « *Le Parti / l'amour / et la mort / je louvoie entre ces assurances / imprégné par la fin que j'attends* ». Plus tard, il devait ajouter : « *Tenez, mon existence, je l'avais basée sur trois arcs dominants : l'orgasme, le sommeil et la mort* ». Cette confrontation du langage, du travail de perfection et de purification du langage, avec ce que Kierkegaard appelle « *la maladie de la mort* » – et du chaos intérieur –, ce combat de la lumière et des ténèbres intimes, sans vainqueur ni vaincu possible, commande toute son œuvre, tenaillée par un irrépressible besoin d'épanchement de la douleur d'être né, et le fier refus de la confiance : « *ce bataclan des sentiments qui, tous, conduisent à la honte* ».

Toute l'œuvre de Franck Venaille, en prose de poète ou poésie en vers, et particulièrement dans les « *grands formats* » – comme on dit pour la peinture – brossés entre 1995 et 2006 (*La descente de l'Escaut, Tragique, Hourra les morts, Chaos*), toute cette œuvre dépouillée « *des oripeaux du chic poétique* » et leur préférant « *la panoplie le costume les vêtements de l'épouvantail du langage* », ne cesse de « *mettre en scène* », en « *situation de poésie* », c'est à dire de « *sur/vie* », cet « *enfant de la douleur première* » en qui nous nous reconnaissons.

Se reconnaître en quelqu'un : une même essence, une semblance d'âme. Ou semblance de douleur. Or, les miroirs ici qu'il nous tend, ce sont ses livres, ce sont les mots qu'il dit, les phrases, les choses qu'il énonce sous cette forme particulière qu'on nomme poésie.

Les plaintes, les cris qu'il laisse échapper, tout ce qu'il jette et laisse s'en aller sur les fleuves impassibles du langage. Écoulement harmonieux ou grands remous des vers. Les miroirs sont les poèmes qui font monter du fond obscur de lui-même le visage étranger de l'autre. Non pas un visage de chair mais une forme inquiétante de l'être. Telle qu'en la langue enfin l'éternité la change. Visage de cet « enfant de la douleur première », sa vie, ses difformités, ses moments de grâce, son enfer. Où nous nous reconnaissons.

Franck Venaille, poète convié à ce festin d'angoisse qu'est la vie. Peut-être est-il, avec Jude Stéfan, l'auteur d'*Aux chiens du soir* et d'*À la vieille Parque*, celui qui aura le mieux illustré le côté noir du lyrisme, « *un lyrisme critique* » dont la parole est faite de force et d'abandon, « *traversée par la grande profération du corps souffrant* ».

Oh ! joie lyrique d'avoir déposé un peu son barda de vie
Là,
Contre la Faucheuse

Oui, « joie lyrique » malgré tout (« *J'arrache des brins de lyrisme / et d'émotivité / je prends source dans le langage* ») d'une parole tout entière placée sous le signe de la malédiction de sa naissance, parole qui appartient au monde de la mort, comme chair corrompt par le temps :

Mère
&
Père
mêlés, pourquoi pas enlacés
prêts à reprendre cet enfant d'eux
qui
ramassant poussière de cimetière l'ingurgitait pour un
étrange orgasme de gorge

Cette parole-là, « *étrange orgasme de gorge* », comment nous sauvera-t-elle du désespoir, du dégoût de nous-mêmes ? Pourra-t-elle jamais être, – et comment ? – excuse à l'infecte vie ? Peut-être parce qu'elle nous projette (celui qui écrit et celui qui lit de la poésie) au-delà du temps dans lequel elle est, une fois, entrée. Parce que, comme le dit Jouve, « *C'est dans le cœur que sont rangés les vieux soleils* ». Telle est l'étrange alchimie de l'écriture de poésie, et non (comme il le dit dans *Hourra les morts*) du « genre poétique ». Parole qui retire « *des trous bouillonnants de la vie équivoque* » tout ce qui fait le tragique de l'être, le chaos sentimental. Afin de saisir « *ce qui passait par le langage / hors du langage* », fragile savoir dont on sait bien que « *les chiens ne se battront pas pour l'acquérir* ».

« *Infecte vie où sera ton excuse* » demandait Jude Stéfan. D'une autre manière, Franck Venaille a répondu à la question, qui est celle de l'autobiographie. Indirecte, occultée par le déferlement d'un grand discours déambulatoire et fantasmatique, dans *La descente de l'Escaut* ou dans *Hourra les morts*.

Marcheur, ô sentinelle : Noctambule de la grande cérémonie
Fluviale
ô commandant sans navire, sans joie vraie. Mais qui avance

Que ce soit à Londres, à New York ou dans les villes flamandes, le long des fleuves lents

ou vers la mer du Nord. Que ce soit à Trieste la triste (celle de Svevo et de Saba), ou dans son Paris de la rue Paul Bert (*Hourra les morts* peut être lu comme un guide noir de Paris), on le voit errer à la poursuite de son destin, « *féroce*ment solitaire dans la foule des errants ». Pauvre Rutebeuf, pauvre Venaille, pauvre Villon. *Chaos* commence explicitement par « L'épithète Venaille », lui qui se sent pleinement « frère de la mélancolie des corbeaux ». Frère encore de Tristan Corbière, de Laforgue, de Michaux, de Pierre Morhange, frère d'Artaud et de tous les estropiés de la vie et du langage. Corbeau lui-même enfin, c'est à lui que Rimbaud s'adresse à travers les champs sombres d'Ardenne : « *Sois donc le crieur du devoir / O notre funèbre oiseau noir* ». Le dernier poème de *Chaos* est comme une vision sortie tout droit d'un film de Murnau, dans laquelle son fantôme noir cogne à notre porte, et c'est nous de l'autre côté de l'huis qui demandons, pleins d'angoisse : « Que me veut-on ? ». Nous tous « hommes de péché », hommes dépossédés de notre humanité. « D'ailleurs qui parle ? « *Moi, Venaille, dis-je. Officier de l'armée des morts* ». La poésie est une activité étrange, une forêt du milieu de l'âge, hors de la droite voie, dans laquelle entrer est comme mourir à soi-même, à sa carcasse, à l'obscénité de son corps et de sa mémoire, prenant posture anticipée d'officier de l'armée des morts. Mais écrivant cette sorte de chose monstrueuse, c'est aussi se vouloir vivant, au-delà de soi-même, être « *cette naissance après la mort* » que j'évoquais en commençant. Et c'est là qu'on peut blasphémer l'éternité : « *La mer en allée, quoi ? L'estaminet* ». C'est là qu'on est enfin soi-même l'Enfant de la douleur première.

Je marche

Dans le désordre de l'existence tentant
De calmer l'enfant en moi l'enfant De
La-douleur-première Celui qui plusieurs
Fois déjà m'a tué & portant son nom à la
Bouche j'entends crier le soldat de nuit

Car qu'est-ce que la douleur première, sinon la découverte du moment où l'on se sépare de l'autre ? Où naît la conscience tragique de l'autre. Où l'on devient quelqu'un qui ne sait pas qui est l'autre (ne le saura jamais), et pas davantage ne sait qui est ce *je* qui parle. Voici qu'on se multiplie à l'intérieur de soi. On ne sait qui on est devenu, on restera toujours énigme à soi-même.

Tous je les reconnais. Voici souffrance de se savoir (se croire) différent des autres.
Puis souffrance encore de penser que l'on est définitivement monstrueux.

Lui, Franck Venaille : « *Rien qu'un voyageur égaré à la recherche du sens secret de sa vie* ». Lui encore, « *homme vieillissant assis sur son banc. Fixé sur son banc. Dans l'obscur* ». Son banc de la désolation. Cherchant jusqu'à la fin « *les raisons de son étrange deuil d'être au monde* ». Sa revendication : « *Être, de droit, un homme sombre* ». Son exigence : « *son droit absolu / à la concorde avec lui-même* ». Le sujet Venaille est une énigme. Il le dit, à la fois Sphinx et Œdipe.

Qui sait qu'on ne résoudra pas la fameuse énigme du sens de sa vie. Mais si l'on a échoué, tout au moins aura-t-on pu procéder à un constat, dresser un inventaire.

Une canne d'aveugle sans aveugle. Une errance dans les ténèbres que seule éclaire la lanterne sourde du langage :

Les mots, je les ai apprivoisés. Je n'ai plus peur du langage. Certaines nuits c'est

obsène ce que je dis.

Que tout cela pourtant soit traversé d'éclairs de beauté, comme l'est aussi la poésie de Pierre Jean Jouve auquel il a consacré un essai. « *Il a appris que Dieu – s'il existe – est avec celui qui cherche avec humilité et ténacité quelque chose de frêle et de fragile qui peut se nommer l'aspiration au bonheur* », écrit-il encore en préface à *Capitaine de l'angoisse animale*.

Et parfois, comme un sourire triste au milieu de notre travail sauvage, quelques vers de vous, Franck Venaille, ô conciliateur, nous parvenaient :

Et jusqu'à la Tamise
mon beau fleuve amarré à cette allée somptueuse
où j'allais, maintenant ; homme vieillissant,
exigeant son droit absolu
à la concorde avec lui-même.

¹ André Frénaud, *Poèmes de dessous le plancher* (Gallimard, 1949)

² Franck Venaille, *Chaos* (Mercure de France, 2006)

Claude Adelen, né en 1944 à Paris, est poète et critique. A enseigné en région parisienne. Réside à Montpellier. Membre du comité de rédaction d'Action poétique de 1971 à 2013, où il a publié régulièrement des chroniques de poésie (rassemblées dans *L'Émotion concrète*, Comp'Act, 2004), ainsi que dans *La Quinzaine littéraire*, la *NRF*, *Aujourd'hui poème*, etc. Derniers recueils : *D'où pas même la voix* (Dumerchez 2006, Prix Louise-Labé), *Légitime* (Anthologie, Flammarion 2010, Prix Théophile Gautier de L'Académie française), *L'Homme qui marche* (Flammarion (2014), « *Je déteste les dieux qui n'ont pas mal aux pieds* », *Variations Hugo* (Obsidiane, 2018).